



KAPKA KASSABOVA

L'ÉCHO DU LAC

PRIX DU MEILLEUR
LIVRE ÉTRANGER 2021
NON-FICTION



L'écho du lac

DE LA MÊME AUTRICE

Lisière. Un voyage aux confins de l'Europe, Éditions Marchialy, 2020 (prix Nicolas-Bouvier) ; J'ai lu, 2021.

KAPKA KASSABOVA

L'écho du lac

Guerre et paix à travers les Balkans

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Morgane Saysana



TITRE ORIGINAL

To The Lake, A Balkan Journey of War and Peace

ÉDITEUR ORIGINAL

Granta Books

©Kapka Kassabova, 2017

©John Gilkes, 2020, pour la carte *Les lacs*

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

©Éditions Marchialy, Groupe Delcourt, 2021,

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère et aux enfants des exilés
et des réfugiés, où qu'ils soient...
Puissiez-vous trouver le chemin qui remonte
à la source. Les morts ouvrent les yeux des vivants.
Aux lacs, aussi. À leur générosité sans limites.*

« Un lac est le trait le plus beau et le plus expressif
du paysage. C'est l'œil de la terre, où le spectateur,
en y plongeant le sien, sonde la profondeur
de sa propre nature. »

Henry David THOREAU

Les lacs

NO

RÉPUBLIQUE DE MACÉDOINE DU NORD



• Resen

Col de Gjavato
2 010 m

• Bitola
(Heraclea Lyncestis)

Zone humide
d'Ezerami

Pélagonie

• Asamati
• Pretor

Lac Prespa

MONT BABA (pic Pelister)
2 600 m

2 350 m

• Nakolec

Village-des-
Immigrants

• Sainte-Petka

Thessalonique

• Agios Germanos

• Oteshevo
• Marais
Stenje

• Zaver
• Île de Golem Grad

• Psarades

• Florina

Village-sec

• Vierge
Éléousa

• Saint-Achille

Grotte de
Zachariadis

Vidronissi

Antartiko • 1 931 m

Île de
Mali Grad

1 332 m

1 457 m

Petit Prespa

GRÈCE

Col de Vigla

Pic de Vitsi

1 470 m

Lac de Kastoria



L'ÉCHO DU LAC

INTRODUCTION	15
NOSTALGIE DU SUD	29

PREMIÈRE PARTIE

Printemps

FILLE DE MACÉDOINE	53
À QUI APPARTENEZ-VOUS ?	83
DE L'AUTRE CÔTÉ DU LAC	131
MILLE SEPT CENTS ANS	165
LE GARDIEN DE LA MADONE NOIRE	191
VOIES	217
LA POÉSIE ET LA FAIM	245
<i>BESA</i>	287
LA MONTAGNE AUX OSSEMENTS	323

SECONDE PARTIE
Automne

POÈTES DE POGRADEDEC	359
<i>LIBERTÀ</i>	399
VAL DES SPECTRES	423
DES ÎLES ET DES HOMMES	475
LE HURLEMENT	499
COMMENT GUÉRIR LES FOUS ET LES MÉLANCOLIQUES	573
REMERCIEMENTS	597
GLOSSAIRE	599
SOURCES DES ÉPIGRAPHES	601
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	603

INTRODUCTION

Ce livre raconte l'histoire de deux lacs très anciens. Certains lieux sont inscrits dans notre ADN, mais leurs contours mettent beaucoup de temps à se dessiner, tout comme certains périples déjà esquissés au sein de nos géographies intimes mettent une vie entière à se concrétiser. Tel est le rapport que j'entretiens avec ces lacs.

Depuis mon plus jeune âge, le lac d'Ohrid exerce sur moi une certaine attraction, car ma grand-mère maternelle – figure marquante de ma petite enfance – en était originaire. Au cours de ma vie d'adulte, j'ai souvent songé à revenir au lac dans le bon état d'esprit, mais je n'étais pas prête, je le sentais. Pour se rendre sur les lieux qui ont vu naître ses ancêtres, il faut être préparé à voir ce qu'il est plus aisé de refouler.

Ce qui m'a fait sauter le pas, ce fut l'inquiétante perspective qu'avec le temps quelque chose d'insidieux puisse se passer. À moins de décrypter le paysage existentiel

de ma famille maternelle, je risquais de reproduire de vieux schémas. À force d'être encore et toujours témoins, au cours de ce siècle, de conflits de nature civile et fratricide, de politiques visant à diviser les nations, de l'autocratie patriarcale et du révisionnisme, de l'émigration de masse et des déplacements de population, à force d'assister à tout ceci, à moins de prendre conscience de la façon dont nous portons nos propres héritages, nous pourrions nous aussi devenir, malgré nous, des agents de destruction.

Plusieurs générations de mes prédécesseurs avaient vécu sur ses rivages. J'avais bon espoir qu'ils m'ouvrent une voie vers le lac et ce coin d'Europe étonnamment méconnu. La région lacustre abrite des paysages grandioses et des histoires foisonnantes. C'est un royaume de cimes vertigineuses et de profondeurs hypnotiques, un royaume peuplé d'aigles et de vignobles, de vergers et de civilisations anciennes, une terre tatouée d'histoires tues. Quelques années plus tôt, j'avais exploré l'extrémité sud-est de l'Europe à la recherche des histoires humaines fondatrices de cette zone triplement frontalière entre la Bulgarie, la Turquie et la Grèce. Les lacs occupent le sud-ouest de la péninsule balkanique et sont, eux aussi, à cheval sur trois pays.

Les lacs jumeaux d'Ohrid (« h » aspiré) et Prespa sont incrustés tels des diamants

dans les replis des montagnes de Macédoine occidentale et d'Albanie orientale. Ils sont relativement proches de l'Adriatique et de la mer Égée, mais peu importe par quelle voie on y accède, ils ne paraissent proches de rien, pas même l'un de l'autre. Il faut franchir des montagnes menaçantes, parcourir des routes désertes. Ici passait la via Egnatia, voie romaine stratégique reliant Dyrrachium sur la côte adriatique à Byzance sur le Bosphore. Plus tard, des ermitages et des églises orthodoxes furent creusés dans le calcaire, et plus tard encore des caravansérails islamiques et des monastères de derviches sortirent de terre. Grâce à la via Egnatia, construite au milieu du II^e siècle av. J.-C. pour relier les innombrables localités du monde romain, puis empruntée pendant près de vingt siècles, la région des lacs devint, pour un temps, selon les termes de l'historien Alain Ducellier, « le centre névralgique des Balkans ».

Cette via qui façonna l'Histoire fut elle-même façonnée par la géographie. Elle suivait la vallée du fleuve Shkumbin flanquée des splendides montagnes d'Illyrie, contournait les lacs, serpentait entre les massifs qui chevauchent désormais la frontière entre la Macédoine (du Nord) et la Grèce, avant de descendre vers les plaines de Pélagonie ; elle rejoignait alors la mer Égée, puis poursuivait sa progression parallèle au littoral jusqu'au Bosphore.

Les lacs sont engendrés par des sources, entourés de sources et interconnectés par des cours d'eau souterrains. Ils se trouvent à la jonction de deux frontières nationales, voire trois à certains endroits. La Grèce grignote l'extrémité sud du lac Prespa et manque d'engloutir son homologue miniature en forme de larme situé juste en dessous : Mikri (Petit) Prespa. Ici, à la confluence de grandes puissances civilisationnelles datant de l'Antiquité, se mêlent les courants de deux mers chaudes et les vents glaciaux de montagnes de près de 3 000 mètres d'altitude.

Les lacs d'Ohrid et Prespa sont les plus anciens d'Europe. Ohrid est peut-être même le deuxième lac du monde en termes de longévité. Si les lacs ordinaires ne subsistent qu'une centaine de milliers d'années, tout au plus, avant de se remplir de sédiments, une poignée d'entre eux (Tanganyika, Baïkal, Ohrid-Prespa) perdurent depuis plus d'un million d'années. Les récents sondages n'ont pas permis aux scientifiques d'établir avec précision l'âge des lacs d'Ohrid et Prespa ; ils pourraient bien être vieux de trois millions d'années.

Le lac d'Ohrid est alimenté par des affluents, des sources sublacustres, et – fait plus remarquable – par des eaux souterraines provenant du lac Prespa qui transitent à travers le massif calcaire de la Galitchitsa (ou Galičica), culminant à 2 254 mètres d'altitude. Ces sources sœurs constituent

un quart des eaux entrantes du lac. Grâce à la porosité de la roche karstique, les eaux glaciales parviennent dans le lac d'Ohrid naturellement filtrées. Cette extraordinaire transfusion s'opère sous nos yeux, seconde après seconde, tout comme le bouillonnement des sources lacustres à Saint-Naum, en Macédoine, et à Drilon, en Albanie.

Prespa se situe 180 mètres plus haut qu'Ohrid et, vus du ciel, tous deux ressemblent aux yeux d'un visage ancestral. La région des lacs et le massif de la Galitchitsa dressé entre les deux constituent une réserve de biosphère extrêmement riche. Ours bruns, loups, aigles royaux peuplent ces hauteurs. On raconte que la situation géomagnétique des lacs en fait un lieu où les vibrations circulent particulièrement bien. Certains croient même que le lac d'Ohrid se trouve au cœur d'un « vortex énergétique », et selon une hyperbole plutôt fantasque, véhiculée par les autochtones mais décriée par les scientifiques, il existerait encore un autre lac sous la montagne... Un lac « enterré ». On parle aussi d'une montagne subaquatique formée par des glissements tectoniques à l'œuvre dans la région – ce qui n'est pas improbable. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le système de communication souterrain entre les deux lacs est unique en son genre dans toute l'Eurasie.

Il y a dix ans, lors d'une visite au lac, j'ai rencontré un jeune moine qui m'a demandé

où ma grand-mère était inhumée. J'ai répondu : « Sofia. » Il a répondu que ce n'était pas grave, que son esprit était revenu ici, car le lac d'Ohrid était un « lieu de rassemblement ».

Lors de ce même séjour, j'ai été témoin d'un accident atroce. C'était un jour de septembre très doux. Je me trouvais sur les falaises de Kaneo, en surplomb de la ville d'Ohrid. De là-haut, on distinguait le rivage tout entier. J'ai photographié un bateau de touristes glissant sur le miroir lacustre. Trente minutes plus tard, l'embarcation a chaviré et coulé sans laisser de trace, comme engloutie par les eaux. Les passagers venaient de Bulgarie. Quinze d'entre eux se sont noyés, les autres ont été secourus par des gens du coin. Symbole funeste par excellence, ce bateau s'appelait *Ilinden*, d'après la tragique insurrection d'Ilinden (à la Saint-Elijah) en 1903, qui visait à affranchir la Macédoine du joug ottoman.

En Bulgarie et dans la république de Macédoine (du Nord), on commémore Ilinden chaque année, bien que, signe de nationalisme rétrospectif, les deux gouvernements se querellent régulièrement pour savoir qui y a pris part : les Macédoniens, les Bulgares, les deux, peut-être ? S'il existait, à l'époque, une différence entre les deux, et si oui, laquelle ?

Chaque été, les touristes affluent au lac d'Ohrid, mais les courants qui traversent

les profondeurs de la région demeurent invisibles. Les Balkans sont un maillage de cultures complexe, si bien que les autochtones et les personnes extérieures perçoivent différentes versions de la réalité parfois contradictoires. Ce phénomène digne d'un test de Rorschach a engendré et fait endurer plus d'une guerre apocalyptique. Dans les Balkans, comme un peu partout dans le monde, où le sentiment de supériorité des habitants de la première heure sur les arrivants ultérieurs fait ressurgir un certain nativisme, les melting-pots sont menacés d'extinction. Le royaume lacustre aujourd'hui partagé entre trois pays est un des plus anciens melting-pots d'Europe et du Moyen-Orient.

En français, la macédoine, c'est la « salade mixte » par excellence. « Avec un peu de chance, un voyageur visitant la Macédoine pourra entendre six langues et quatre dialectes associés sur la même place du village », écrivit le journaliste britannique Henry Noel Brailsford en 1905, au temps où la Macédoine faisait partie d'un empire déliquescents et où mes arrière-grands-parents étaient des sujets ottomans. Un siècle plus tard, conséquence indirecte de cet effet tour de Babel, l'ancienne république yougoslave de Macédoine se retrouva empêtrée dans un conflit identitaire avec la Grèce au sujet de leur patrimoine commun, qui dura toute une génération. Le différend finit par se

résoudre de manière formelle peu de temps après mon séjour, grâce à l'accord de Prespa qui vit le pays rebaptisé – assez rapidement et, pour certains, douloureusement – république de Macédoine du Nord. Si la région perpétue cette tradition de confusion, de complexification et de théories du complot, la Macédoine (du Nord) et l'Albanie se cramponnent de toutes leurs forces à une autre coutume locale bien ancrée : la tolérance.

Depuis la fin des guerres de Yougoslavie (1991-2001), on fait souvent l'amalgame entre « les Balkans » et l'ex-Yougoslavie, qui n'en représente que la partie occidentale ; au sein de la bureaucratie internationale, ce nom a même été supplanté par le terme d'« Europe du Sud-Est ». Dans ce livre, je dis « les Balkans ». Et ce, dans l'optique de revendiquer le nom de la péninsule, un nom autrefois neutre, inspiré par la nature, car emprunté au spectaculaire massif montagneux des Balkans en Bulgarie. Bien qu'imposé, à l'origine, par un agent extérieur, il s'est imposé, au fil des siècles, comme un marqueur d'identité culturelle conférant une sorte de citoyenneté transnationale à ce peuple d'une grande diversité, même lorsque ses différentes composantes s'avèrent en désaccord sur d'autres points.

« Les Balkans, c'est nous », avait coutume de dire ma grand-mère en parlant de sa famille. Mais dans la mesure où « les Balkans » en sont venus à symboliser la

fragilité de la paix et de la tolérance, la vision de mon aïeule apporte un éclairage plus global sur la condition humaine en général. Rien ne pourra plus arrêter notre monde d'être de plus en plus connecté, et pourtant, chaque jour, il se fragmente davantage. Certains diraient qu'il se « balkanise ». Ce terme désormais vieux d'un siècle – on le retrouve employé pour la première fois en 1918 dans le *New York Times* – signifie « diviser une région ou toute autre entité en groupes ou États plus restreints dans un rapport d'hostilité réciproque ». En français, on l'emploie dans sa forme réflexive (« se balkaniser »), qui implique une capacité totale d'action et ne rend pas le tableau plus réjouissant. Cela dit, avant que l'expression « les Balkans » n'acquière une connotation négative en politique, et contrairement au stéréotype facile et erroné des « haines anciennes », la péninsule abritait depuis longtemps déjà une diversité polyphonique, voire parfois cacophonique. Ce qui est toujours le cas.

Dans un contexte plus vaste, les deux grandes forces qui s'affrontent à l'échelle mondiale, à l'heure actuelle – et à chaque période critique de l'Histoire de l'humanité, je crois –, sont la désobéissance et l'harmonie, la guerre et la paix, l'ignorance et la compréhension. Leur géographie transcontinentale, transculturelle a fait des Balkans du Sud un endroit stratégique, le théâtre

où ces dichotomies se déploient avec une force, voire une férocité, sans pareille. Sur le plan géographique, la Macédoine se situe dans la partie à haut risque d'une péninsule sismique. En 1963, la capitale, Skopje, fut détruite par un gigantesque tremblement de terre. Il y eut des milliers de morts et de blessés. Mes grands-parents acheminèrent du matériel et des lits de camp de Sofia à Skopje en voiture ; les frères de ma grand-mère et leurs familles se retrouvèrent à la rue, et mes grands-parents campèrent avec eux dans les parcs de la ville dévastée. La nuit, sous leurs tentes, ils restaient étendus, incapables de fermer l'œil, à écouter la terre gronder sous eux. Aujourd'hui encore, l'horloge de la gare centrale de Skopje demeure figée sur l'heure du séisme.

Parfois, je me sens comme cette horloge. C'est un sentiment irrationnel, détaché du présent : des ruines partout alentour, et moi empêtrée dans un lointain instant de désastre. Cet héritage de l'horloge figée, je le tenais de ma mère, je le savais, mais je voulais comprendre d'où il tirait son origine et comment les autres le portaient. Je voulais savoir comment se constitue le patrimoine culturel et psychologique et comment il est possible d'aller de l'avant avec ce bagage au lieu d'errer tel un somnambule jusqu'à sombrer dans les abysses géopolitiques. Les abysses abritent les ossements de nos prédécesseurs qui n'ont pu échapper aux forces

obscur. Certaines de ces forces sont toujours en nous, à jamais, pour mieux nous rappeler que les abysses sont toujours là.

La géographie façonne l'Histoire ; c'est un fait communément accepté. En revanche, on n'explore pas souvent la façon dont les familles digèrent ces grandes historio-géographies, comment celles-ci sculptent nos paysages intérieurs, comment nous, en tant qu'individus, nous continuons à infléchir le cours de l'Histoire de façon invisible mais significative ; car le local est indissociable du global. Je me suis rendue aux lacs pour tâcher de comprendre ces forces. Depuis mon périple pour écrire *Lisière*, je savais que, parfois, les chemins de l'Histoire étaient travestis en avant-postes de la géographie, pour mieux nous duper, nous laisser penser que « le passé est un pays étranger¹ ».

Depuis, disons, l'époque d'Hérodote, le « père de l'Histoire » (v^e siècle av. J.-C.), et pendant les quelques vingt siècles suivants, le mot grec *historia* désignait l'exploration pluridisciplinaire, multifacette et souvent narrative d'un sujet dans une optique d'enquête absolue. Le sujet des *Histoires* d'Hérodote, c'étaient les guerres médiques (entre Grecs et Perses), mais le véritable thème de son œuvre, c'était la destinée humaine telle qu'elle se déploie sur de vastes étendues de

1. Leslie Poles Hartley, *Le Messenger*, trad. Andrée Martinerie et Denis Morrens, Belfond, 2019.

temps, de mémoire, de géographie, avec en toile de fond le canevas toujours fluctuant du monde connu. Il faut attendre la fin du Moyen Âge pour voir l'« Histoire » considérée comme une discipline uniquement ancrée dans le passé, formatée, séparée du reste de l'expérience terrestre – par essence infinie et pas toujours linéaire. C'est la version originelle de *l'istoria* que j'ai cherchée tout au long de mon périple.

Il était impensable de parcourir ces routes antiques sans me mettre en quête d'écrivains ayant déjà écrit sur les lacs et leurs environs. Ils m'ont été d'une exquise compagnie. À plusieurs reprises dans ce livre, certains noms de personnes ont été modifiés. Pour ce qui est des toponymes et des termes relatifs aux identités nationales et régionales, j'ai mis un point d'honneur à m'appuyer sur des sources objectives et des témoignages directs lorsqu'il s'agissait d'écrire au sujet d'événements passés, et sur les représentations identitaires et le sentiment d'appartenance en vigueur lorsqu'il s'agissait d'écrire sur le présent. L'ex-république yougoslave de Macédoine a été rebaptisée « république de Macédoine du Nord » en février 2019, et c'est pour cette raison que je n'emploie ce nouveau nom que dans son contexte actuel. Avant cela, le pays était connu localement et à l'international comme la « Macédoine » ou la « république de Macédoine ». Les différentes occurrences dans cet ouvrage reflètent

cet état de fait. J'adopte une démarche similaire pour tous les toponymes ayant changé au cours du temps.

Compte tenu de la complexité et de la sensibilité de certains éléments traités ici, si quiconque a le sentiment que son point de vue est sous-représenté malgré mes nombreux efforts pour en inclure le plus grand nombre et de façon équitable, j'en appelle à son indulgence. Prière de me pardonner.

*Kapka Kassabova,
depuis les Highlands d'Écosse*

*Donne-moi des ailes et je prendrai mon envol
Pour regagner nos terres et nos rivages,
Poser les yeux sur ces lieux qui sont nôtres
Voir les visages d'Ohrid et de Strouga
Où le lac est blanc et vrai,
Et quand le vent souffle, sombre et bleu.*

Konstantin MILADINOV, 1861

NOSTALGIE DU SUD

Dans notre lignée de femmes, je représente la quatrième génération à émigrer. C'est ainsi. Il y a une centaine d'années, mon arrière-grand-mère a émigré du royaume de Yougoslavie dans le royaume de Bulgarie. Sa fille unique, ma grand-mère, a émigré de la république populaire fédérative de Yougoslavie dans la république populaire de Bulgarie. Ma mère, enfant unique, a émigré avec sa famille de la Bulgarie en Nouvelle-Zélande et, à mon tour, j'ai émigré de la Nouvelle-Zélande en Écosse. Ma sœur, elle aussi, est revenue en Europe. Pour chacune de nous, émigration a été synonyme de séparation ; partir, c'était quitter nos parents.

Comme le suggèrent les changements de nom des pays, les déracinements au sein de cette famille et d'une kyrielle d'autres ont été provoqués par des forces historiques cataclysmiques : la chute des Empires ottoman et austro-hongrois, la décolonisation et la montée des États-nations des Balkans ; les

guerres balkaniques (1912-1913) et les deux guerres mondiales ; la guerre froide, son dénouement et la mondialisation.

Sur un plan plus personnel, ce schéma de fuites en série me rappelle que le désir de voyager, d'explorer et, en effet, de m'évader m'habite depuis ma plus tendre enfance. Et même depuis plus tôt encore : dans le ventre de ma mère, déjà, je ne cessais de virevolter, tant et si bien que j'ai émergé de la matrice quasi suffoquée par le cordon ombilical que j'avais réussi à me nouer autour du cou. Très tôt attirée par les récits d'aventures et de haute mer, je rêvais d'un endroit qui me permette de m'affranchir : de la cocotte-minute qu'était notre petit appartement, de l'école et ses défilés patriotiques obligatoires, de l'oppression indissociable de la maison et de la patrie. J'aspirais à la liberté avant même de savoir ce que ce mot signifiait ni qui j'étais.

Ma grand-mère maternelle, Anastassia, y aspirait aussi. Disons, du moins, qu'elle aspirait à quelque chose. Sur les treize années où elle fit partie de ma vie, les cinq dernières la virent aux prises avec un cancer du sein. Je l'aimais farouchement. Elle avait la cinquantaine quand elle est tombée malade. Elle avait beau mettre une perruque et du rouge à lèvres, sous ses vêtements se traient des choses terribles. Elle perdait la vue aussi. Il m'arrivait de lui faire la lecture, comme elle l'avait fait pour moi. C'est dans l'appartement de mes grands-parents à

Sofia que j'ai lu mon premier livre, à l'âge de 5 ans, la silhouette bleue d'une montagne dans l'encadrement de la fenêtre.

Ma grand-mère possédait un ouvrage emblématique compilant les paroles de centaines de chants populaires. Le fruit du travail de deux folkloristes et linguistes connus sous le nom des frères Miladinov, qui avaient parcouru les terres macédoniennes et bulgares (c'est-à-dire les Balkans du Sud) au milieu du XIX^e siècle et recueilli une collection spectaculaire de chants populaires. Les frères étaient originaires de Strouga, une ville lacustre proche d'Ohrid, la ville de ma grand-mère et du lac du même nom. Quand elle m'avait raconté leur histoire, il ne m'avait pas échappé que, comme toutes « les nôtres », elle se soldait par une injustice brutale mais finissait par obtenir, après coup, la rédemption par la puissance de son idéal : la liberté acquise par l'apprentissage et l'éducation. Mais c'est sur le cadet que je voudrais m'attarder ici. Versé dans le lyrisme, il écrivit un poème intitulé *Nostalgie du Sud, T'gazaz jug*. Il s'y inspirait du lac qui l'avait vu naître tandis qu'il étudiait dans un Moscou froid et lointain.

*Le soleil se lève-t-il aussi obscur là-bas
Qu'il se lève obscur ici ?*

Pour les générations ultérieures, ce poème en viendrait à symboliser le lac, l'exil, la

perte et l'abandon, une tristesse indéfinissable inhérente à la Macédoine, à « ces lieux qui sont nôtres », aux Balkans et au Sud. Elle était ancrée au creux de nos os, comme le temps qu'il fait. *T'ga* signifie à la fois « nostalgie » et « chagrin », ce qui en dit long.

Voici les derniers vers du poème :

Là-bas [près du lac], je m'asseyais et jouais de la flûte un moment.

Le soleil se couchait, je mourais tendrement.

Mourir tendrement. Une de mes premières rencontres avec la poésie. Déjà, je sentais la présence d'une pesanteur, une sorte d'écheveau, palpable dans l'air autour de moi, quelque chose qui émanait de ma mère, qui était une extension de ma grand-mère originaire du lac. Comment en était-elle venue à se retrouver ici (citadine et inaboutie) tout en alimentant maintes conversations là-bas (lacustre et accomplie), où sa famille était restée et où l'on ne parlait pas tout à fait comme nous – était-ce un vieux dialecte ? – mais où les gens nous ressemblaient. Une frontière dure se dressait entre nous. Je me laissais souvent absorber par un épais atlas où notre monde soviétique apparaissait en rose et où l'on apercevait des pays lointains dessinés en lignes géodésiques. Sur la double page centrale, l'Europe était représentée

comme un enchevêtrement chaotique de couleurs, surpeuplé et ployant sous le poids d'une multitude de significations.

D'après l'Histoire officielle, nos voisins méridionaux n'étaient pas comme nous. Historiquement, c'étaient des monstres de perfidie (les Grecs) et de tyrannie (les Turcs). Nous, en revanche, nous étions des martyrs de la première heure, des passionnés, des poètes, un peuple bafoué. Pourtant, les voisins de palier de mes grands-parents, les Vassilopoulov, n'étaient en rien différents. La mère, une Bulgare, battait ses filles et les forçait à rester dehors, sur le palier, tandis que le père, un Grec, tentait de s'interposer. Il avait des connexions avec ce qu'on appelait, non sans mystère, « les événements de Grèce ». Mon père enseignait à l'université et un de ses étudiants, un Grec, me plaisait en secret. Quant aux Ottomans, ma grand-mère gardait un souvenir attendri de ses années chez une logeuse turque, à Ohrid. Mon père, lui, avait grandi auprès de voisins turcs qu'il aimait beaucoup. De plus, le poème citait Istanbul parmi ces « lieux qui [étaient] nôtres ». En revanche, contrairement au discours officiel, Moscou n'en faisait pas partie. Certes, le poème avait paru il y a plus d'un siècle, et les choses avaient bien changé depuis, mais l'atmosphère écrasante liée aux thèmes de la séparation et du désir ardent avaient toujours une forte résonance,

comme si le temps n'avait aucune prise sur elle.

Sur la table du salon de mes grands-parents et sa nappe en velours à franges, il y avait un bocal rempli de galets du lac. Des galets lisses, quelconques, roses et blancs, mais aussi des talismans charriant la brise en provenance d'un monde plus léger, moins exigü.

Anastassia est un prénom grec signifiant « résurrection ». Mon instinct de petite fille me soufflait que ma grand-mère avait joui d'une grande finesse d'esprit, en plus de sa beauté, un doublé dont, de mémoire de femme, notre famille n'avait été gratifiée qu'à deux reprises : chez Anastassia et chez sa nièce adorée, Tatjana, qui venait de succomber à une tumeur au cerveau à Ohrid, à l'âge de 36 ans.

Les dernières années de sa vie, ma grand-mère devint assez insupportable. Dans la Bulgarie communiste, les hospices n'existaient pas et les personnes âgées dépendaient du bon vouloir de leur famille. Exigeante de nature, ma grand-mère se comportait de façon tyrannique envers son mari et sa fille, qui n'en faisaient, soi-disant, jamais assez alors même qu'elle en faisait trop : coudre des vêtements qui devaient être comme ci et pas comme ça, organiser des réceptions d'anniversaire, Anastassia ayant toujours tiré une grande fierté de ses talents d'hôtesse. Aux prises avec sa souffrance, ma grand-mère

semblait aussi chercher à gâcher la vie de ses *êtres chers*, expression qu'affectionnaient beaucoup les femmes de ma famille.

En parallèle, le peu de plaisirs qu'il restait à ma mère, elle se les interdisait. Lors des derniers mois de vie de ma grand-mère, une période terrible, ma mère ne parvenait plus à s'alimenter, une série d'infections l'ont décharnée, transformée en une ombre prête à rejoindre sa génitrice dans l'au-delà. Et si ma mère mourait, alors je devrais mourir, moi aussi, car nous étions une seule et même personne. Nous partagions les mêmes sentiments, les mêmes opinions. Je reflétais le moindre de ses gestes, tel un miroir, je ressentais la moindre de ses humeurs, j'épongeais le moindre débordement d'émotions, tant je voulais la voir sourire. À 10 ans, j'avais la voix grave de ma mère et ses traits tirés. Je tenais mon père pour responsable de *notre* malheur, distordant l'amour que je lui portais naturellement. Tout comme mon grand-père, il était en infériorité numérique, tenu de rendre des comptes au quotidien, toujours à chercher réparation pour un quelconque manquement. La balance émotionnelle penchait toujours du même côté.

Un souvenir de ces années-là demeure gravé dans ma mémoire. Ma mère et moi sommes assises dans le car qui nous ramène à la maison après une visite à mes grands-parents au pied de la montagne bleue. À travers la vitre du car, nous saluons de la main

les deux silhouettes perchées sur leur balcon, au septième étage, minuscules. Mais ma grand-mère n'est pas tournée dans le bon sens, car elle ne voit plus. Alors, d'un geste tendre, mon grand-père la replace dans la bonne direction. Je les salue de la main et je souris. Ma mère fond en larmes et je me mets à pleurer de concert.

Elle avait tout fait pour me protéger, j'avais tout fait pour la protéger, mais voilà, nous y étions... Le cycle de l'abandon ne pouvait être endigué. Nous nous cramponnions l'une à l'autre, maintenant la tête hors de l'eau, comme sur ces fresques dans les églises orthodoxes où les damnés se noient dans une soupe incandescente, leurs seuls visages encore visibles. Et nous avons beau évoluer dans une culture strictement athée, j'avais beau ne jamais avoir appris le mot « damnation », je la ressentais dans mon corps, c'était physique. À l'âge de 10 ans, j'écrivais des poèmes semés d'adieux déchirants sur des quais de gare, de désirs maudits, de plus jamais ça. Comme si quelqu'un d'autre les écrivait à travers moi.

Ce n'était pas tant que ma grand-mère était mourante – la notion de disparition me paraissait tout à fait acceptable, comme à tous les enfants –, c'était l'insoutenable douleur de la séparation que je décelais chez ma mère. Celle-ci disait avoir toujours vécu dans la peur qu'il arrive quelque chose à ses parents. Je vivais dans cette même peur. À la

fin de l'été, à Sofia, l'année de Tchernobyl, nous avons dit au revoir à Anastassia. Parmi les feuilles rouge et or charriées par le vent, il y a ma mère, une ombre vêtue de pourpre et de noir vapoureux. Une forte rafale aurait pu l'emporter, comme une feuille. Elle m'a toujours fait l'impression de n'être attachée à la vie que par un fil, comme si elle était née sans racines, comme si elle avait besoin du concours d'une force extérieure pour rester ancrée au sol.

L'été suivant, j'ai contracté une maladie auto-immune et passé des semaines dans un hôpital délabré aux toilettes bouchées où j'écrivais de la poésie, où je traduisais *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, en proie à la nostalgie du Sud. Mon père était parti à l'étranger dans le cadre d'une bourse, et ma mère venait tous les jours, bravant les transports en commun, après sa journée de travail comme analyste de données, pour m'apporter des plats faits maison et m'escorter lors de lentes promenades dans l'enceinte de l'hôpital. S'il y avait bien là-bas un jeune Rom sur qui je fantasmais, en me repenchant il y a peu sur les poèmes, j'ai été sidérée de constater qu'ils étaient destinés à ma mère. Autre source de sidération : la découverte des lettres d'amour écrites par ma grand-mère Anastassia, rédigées d'une superbe plume, empreintes du désir de ne faire qu'un avec l'être aimé, ses yeux verts et ses cheveux soyeux aperçus dans la mer,

dans le ciel. Le soleil se couchait, je mourais tendrement. Elles sont adressées à sa fille, alors adolescente.

J'avais envie de lire la boîte de missives entre mère et fille dans son intégralité, mais je n'ai pas eu la force d'aller plus loin. La puissance romantique de ces sentiments, l'intensité quasi amoureuse qui la consumait m'étaient très familières ; elles avaient ruiselé jusqu'à moi sans se diluer, tout comme le besoin de les exprimer par le langage. Ma grand-mère composait des poèmes pour les anniversaires de la famille et des amis, et j'ai conservé celui qu'elle avait écrit à l'occasion de mes 10 ans, cinq vers, un pour chaque lettre de mon prénom. À cette époque, elle peinait à taper à la machine et ne voyait presque plus, aussi avait-elle dicté le texte à mon grand-père. Quand elle était journaliste et scénariste pour l'émission *Les Bulgares à l'étranger* (qui s'apparentait à BBC World Service mais dans un contexte communiste), sa voix se propageait sur les ondes comme un sortilège.

« Mes chers compatriotes, commençait-elle de son alto enjôleur. Ce morceau est pour vous. »

Puis une mélodie déchirante faisait vibrer les cordes sensibles de la diaspora bulgare à travers le monde. Bien sûr, nombre d'entre eux ne pouvaient pas rentrer car ils faisaient partie des émigrés politiques inscrits sur la liste noire. Il m'est arrivé de lui rendre visite

dans les locaux Bauhaus de Radio Sofia. Patientant près de la guérite du vigile, dans le hall d'entrée, je contemplais la mosaïque murale. Sa forme évoquait une percée de soleil prolétarienne, ou une carte de Bulgarie, peut-être, mais elle ressemblait aussi à Marx et Engels de profil, et à Lénine puisqu'on les représentait souvent en trio. Et soudain, ma grand-mère surgissait de l'ascenseur fraîche comme la rosée. Elle occupait tout l'espace, qu'elle égayait de son rire désinhibé déferlant par vagues. Cernée par la médiocrité, le conformisme et les faux-semblants dont se repaît un système totalitaire, Anastassia vivait avec pétulance, donnait haut et fort son avis dans une société où la moitié de la population n'en avait guère et où l'autre moitié veillait à le garder pour soi.

Avant de ne faire plus qu'un avec sa maladie, elle avait tout de Déméter, la déesse des Moissons, source d'abondance et de délices, avec ses étagères remplies de livres, sa garde-robe pleine de cuir et de manteaux de fourrure que mon grand-père lui procurait aux frais de l'industrie d'État où il officiait en tant que responsable financier. Mais un jour, son état de santé s'est détérioré au point qu'il ne lui a plus été possible de les porter. J'en ai rapporté un avec moi dans les Highlands, mais je ne l'ai jamais mis. On dirait la peau d'une selkie, cette créature mythologique des contrées nordiques de l'Écosse qui abandonne sa peau de phoque pour prendre

forme humaine, évoluer sur la terre ferme et s'y marier, bien que son destin soit de retourner vivre sous l'eau.

J'ai tenté de refaire les recettes de ma grand-mère. Les pâtes filo maison farcies aux épinards, l'agneau cuit au four avec une préparation à base de yaourt appelé *elbasan tava*, ces aubergines farcies au four connues sous le nom d'*imam bayaldi*. Sais-tu ce que ce nom signifie en turc, me disait-elle ? « L'imam a trop mangé. » Et à l'instar de l'imam, nous mangions trop, ensemble. Parfois, nous dormions ensemble aussi, mon grand-père relégué dans la pièce d'à-côté. Elle mangeait avec excès, fumait comme un pompier, ressentait les choses avec intensité, et tout ce qui lui procurait du plaisir, elle le poussait jusqu'à la douleur exquise. La neutralité n'était pas envisageable. Sa santé, tout comme ses émotions, était vacillante bien avant le cancer, et de même, celle de ma mère a toujours été très fluctuante. J'ai suivi leurs traces : quand je suis devenue une femme, un malaise généralisé, omniprésent, s'est emparé de moi. Je ne savais pas comment me sentir bien. Vers la fin de mon adolescence, lorsque nous avons commencé une nouvelle vie en Nouvelle-Zélande, je me suis engouffrée dans une spirale d'angoisse, teintant de désespoir la moindre expérience. Si mes parents s'absentaient, je les imaginais victimes d'un accident fatal et je sombrais dans la détresse par anticipation. Je

me jugeais durement, comme je jugeais tous ceux chez qui je percevais des imperfections. C'est la littérature qui m'a sauvée de l'auto-destruction totale. Et puis, ma mère s'est vu terrasser par une dépression dévastatrice qu'elle a projetée sur ses *êtres chers*. Après tout, c'était à nous de la rendre heureuse, non ? Avec le recul, je comprends que ma grand-mère, ma mère et moi avons tour à tour endossé nos rôles respectifs dans un drame écrit d'avance. Malgré nos efforts pour nous protéger nous-mêmes et préserver les autres d'une menace sans nom, nous n'avons pas su empêcher le mal de frapper. Si cette tentative de parade a eu un effet, c'est bien d'attirer ce qu'elle était censée repousser. Quelque chose nous tirait vers le fond, nous contraignant au mal-être. Les patientes se succédaient, mais la maladie persistait.

Sur les photographies d'enfance où je pose avec ma grand-mère, les mains de l'une sont posées sur l'autre, possessives. Même chose sur les photographies de ma grand-mère et de ma mère une génération plus tôt, ou avec ses nièces à Ohrid, le lac en toile de fond, semblant dire : « Tu es une extension de moi. » Mais aussi : « Ne me laisse jamais m'éloigner de toi. »

Qui préfères-tu ? Maman ou papa ? Une question délicate que vous posaient les adultes. Mamie ou papi ? Mamie ou maman ? En secret, j'aimais les garçons. Je n'avais pas

10 ans que grand-mère Anastassia, ayant perçu l'intérêt que je leur portais, m'avait mise en garde : « Ne fréquente jamais un garçon aux pieds de paysan, sinon... » J'ai oublié la suite, mais il y avait toute une liste indiquant qu'elle ne voulait surtout pas que j'apprécie la compagnie de la gent masculine. Pas sans elle, en tout cas. Car j'étais la prunelle de ses yeux. Être la prunelle de ses yeux, c'était comme être irradiée. Sa sollicitude vous rendait rayonnante mais elle vous épuisait, aussi. Vous aviez envie de refermer la porte derrière vous. Or c'était elle qui détenait la clé.

Quelque part au fond d'elle, il y avait un abîme qu'on ne pouvait combler. Un gouffre qui semblait tirer son origine de la Macédoine et du lac. Un peu comme si elle était plus qu'un simple individu, comme si elle contenait une nation entière d'âmes en peine, un arrière-pays vociférant tissé de multiples passés. Elle portait une matrice originelle là où les masses terrestres remuaient encore, les lignes de faille s'agitaient sous la surface, le niveau des eaux montait puis baissait, il y avait quelque chose de discordant, d'impossible à réajuster.

Quand j'étais enfant, la famille de Yougoslavie nous avait envoyé une carte en 3D sur laquelle on voyait un lac bleu et une ville perchée en haut d'une colline. Différents aspects de la scène se révélaient quand vous bougiez l'image. C'était saisissant. J'aurais

pu jouer ainsi pendant des heures, ensorcelée par le bleu du lac, aussi vaste que la mer, et les possibilités qu'il offrait. Ce qui a poussé ma grand-mère à quitter un endroit aussi enchanteur, à laisser derrière elle ses *êtres chers*, reste un mystère. Mais maintenant, c'est vous, mes *êtres chers*, disait-elle. Et c'était à nous, ses *êtres chers*, de la rendre heureuse.

« Je vis entre deux mondes, affirmait-elle. Quand je suis à Ohrid, je me languis de Sofia. Quand je suis à Sofia, je me languis d'Ohrid. »

Elle se languissait toujours de quelque chose, comme ma mère, et comme moi. Être une femme, c'était pleurer une absence, un manquement, une perte imminente. En un mot, souffrir. Très tôt, j'ai su que je ne voulais être ni la mère ni l'épouse de qui que ce soit. Je voulais me retrouver dans des contrées lointaines, pas devant le portail de l'école. Vivre et mourir en paix, et non cernée par la famille. Mais il est des choses qui vous poursuivent où que vous alliez.

Le rêve d'eau s'est mis à me hanter vers la fin de l'adolescence, peu après l'installation de notre famille dans le Pacifique, juste au moment où la Yougoslavie commençait à se morceler. Dans ce rêve, j'observe une vaste étendue d'eau monter à l'horizon. Je devrais me mettre à courir, mais quelque chose me retient. Il faut que je sois témoin de la scène.

À présent, l'eau engloutit le rivage, puis les bâtiments, les pylônes électriques, et les gens. Des espèces disparues flottent à la surface. Les montagnes sont anciennes comme des pyramides, mais elles aussi sont en train de sombrer. Ce sont les eaux de la Terre, surgies du fond des âges... et troublées dans leur tranquillité. Elles engloutissent le monde connu. Le cœur battant, je sonde à la nage le théâtre de ce naufrage, à la recherche des survivants pour tâcher de les secourir.

En psychanalyse jungienne, l'eau représente l'inconscient collectif, et la calamité présagée par ce songe me fait l'effet d'une menace impersonnelle. Je ne l'aime pas, ce rêve, et je voudrais qu'il cesse, mais il revient de plus en plus fréquemment ces dernières années.

Trois ans après le décès de grand-mère Anastassia, pendant cet été 1989 placé sous le signe de l'oppression, je suis allée au lac d'Ohrid avec mes parents, ma petite sœur et mon grand-père, fringant dans son beau costume. Quelque chose s'effiloçait, nous le sentions. Avec le recul, ce « quelque chose », c'étaient nos deux pays, même si, à l'époque, nous avions plutôt l'impression que c'était notre famille qui partait à vau-l'eau. Anastassia et sa nièce Tatjana désormais parties, rien ne serait plus comme avant. Une visite pénible s'est imposée à un homme et à ses deux fils : le veuf de Tatjana et ses garçons, mes cousins issus de germains. Il y a eu des

silences et des chocolats yougoslaves dans des emballages dorés qui fondaient dans la chaleur estivale. Ma fascination pour le trio tragique laissé par Tatjana s'apparentait à de l'amour. À 15 ans et toujours vierge, j'avais déjà tout compris du lien entre le sexe et la mort. Les eaux du lac montaient, chargées de figes presque mûres et de désir insoutenable. Toute ma vie, je serais aimantée vers des gens et des lieux meurtris.

La famille de ma grand-mère a toujours possédé des vergers d'aussi loin qu'on se souvienne. Côté paternel, ils avaient pour patronyme Bahchevandjiev, ou « Jardiniers » (de *bahcha*, le mot perse pour « jardin »). À notre tour, on nous a emmenées, ma sœur et moi, visiter des pêcheries appartenant encore à nos oncles. Le lac dans toute sa splendeur... méridional, débordant de richesses, décadent, gorgé de lumière, mais aussi d'un malaise qu'on n'aurait su nommer. Quelques années plus tard, la Yougoslavie serait en ruine. Pour la première fois, le nom de « Macédoine » deviendrait celui d'un État-nation totalement indépendant. De toutes les républiques de l'ex-Yougoslavie, elle est la seule à s'en être tirée sans le moindre échange de coups de feu sur son territoire, alors même que la guerre avait été déclenchée par le lynchage d'un adolescent macédonien ayant eu le malheur de conduire un char de l'Armée populaire yougoslave (la JNA), à Split. Lorsque, par la suite, les

recruteurs de la JNA se sont présentés à Ohrid en quête de volontaires, une surprise les attendait. À chaque porte, une seule et même réponse : « Pas là. » Ayant senti le vent tourner, les familles d'Ohrid avaient envoyé leurs fils à l'étranger, chez des parents habitant dans d'autres villes, ou tout simplement à la cave. Plus tard, une menace inédite frapperait à leurs portes, un an après le début de la guerre du Kosovo, lorsque la violence se répandrait sur la Macédoine. Et une fois encore, la réponse serait : « Pas là. »

La Macédoine du lac n'avait aucune appétence pour la guerre. Elle avait l'art et la manière de survivre sur le fil du rasoir.

Peu après cette visite au lac, nous avons émigré en Nouvelle-Zélande. Mes parents y ont solidement planté leurs racines. Ma sœur et moi avons tenté d'en faire autant, mais j'ai fini par quitter la Nouvelle-Zélande à l'âge de 30 ans pour m'installer en Écosse, quand ma sœur, elle, a opté pour la Suisse. Pourtant, à mesure que la vie devenait plus facile pour notre famille, que les émigrations successives se calmaient – cette lutte pour repartir de zéro, encore et encore, dans de nouveaux lieux où personne ne sait épeler votre nom –, par un mécanisme pervers, la paix paraissait insaisissable. Chaque fois que nous nous retrouvions, quelque chose se distordait jusqu'à faire mal, et nous consacrons toute notre énergie à y remédier. Les

retrouvailles familiales sont devenues des crises auxquelles il fallait survivre.

On sait que les états d'accablement à répétition n'ont pas toujours besoin d'être provoqués par un objet tangible : en psychologie transgénérationnelle, ce phénomène considéré comme le résultat d'un traumatisme non digéré est désigné par le terme « effondrement du temps » (*time collapse* en anglais), et c'est vraiment la sensation qu'il produit. Le temps s'effondre. Ma mère debout, figée, dévastée – une fois de plus –, et moi qui cours vers elle. J'écoutais sa complainte pétrie d'amertume et je pleurais avec elle comme si le deuil venait de nous frapper. Sigmund Freud qualifiait de « diabolique » la pulsion masochiste qui nous pousse à revivre les expériences douloureuses, car elle nous soustrait à la vie, et c'est exactement cela : dans ce genre de moments, il est plutôt question de survie. Ce cycle qui me vidait de toutes mes forces s'est réitéré tant de fois que j'ai fini par cesser d'assumer mon rôle et par bâtir des remparts autour de moi pour me protéger. Nous nous sommes éloignées l'une de l'autre, ma mère et moi. Le *no-woman's land* entre nous demeurerait stérile. Encore et toujours, comme dans un cauchemar, je plongeais mes yeux dans les siens sans y voir ma mère, mais un masque tout droit sorti d'une tragédie grecque.

Trente ans après la mort de ma grand-mère et peu de temps avant de me lancer dans

ce périple, je me suis trouvée confrontée à de graves soucis de santé, caractérisés par une douleur et un épuisement mystérieux et généralisés. À l'instar du rêve de submersion, ce mal me semblait étrangement impersonnel. Comme si j'avais puisé dans un bassin d'énergie négative et qu'il me transmettait désormais ses ondes pour des raisons qui m'échappaient. Je ressentais la présence de la mort universelle. Mais je me suis rétablie peu à peu. En y repensant, si je n'avais pas connu cette nuit de l'âme saturée d'eau, je n'aurais sans doute pas eu le courage du désespoir qui m'a conduite jusqu'au lac, c'est certain.

À peu près au même moment, ma mère a été frappée par une maladie incurable. Parmi ses symptômes, une névralgie sévère qu'elle appelait « la douleur », très vite magnifiée en « la Douleur ». Du jour au lendemain, la vie de mes parents s'est retrouvée happée par la maladie. Elle est devenue leur seul horizon. En effet, quelque chose n'en finissait plus de se soulever, telle une vague sombre, cherchant à être identifié sans l'ombre d'un doute, une présence protéiforme qui semblait très ancienne mais n'avait jamais été prise à bras-le-corps. Avec le diagnostic de ma mère, cette chose s'est vu légitimer et introniser au sein de la famille. Mais j'en étais arrivée à un point où je ne pouvais plus souffrir ce mal – l'expression prenait tout

son sens –, j'étais vraiment à bout de nerfs. Tout ce que je voulais, c'était que ça cesse.

Lors de ma dernière visite à mes parents, à Auckland, je me suis sentie plus oppressée que d'habitude en présence de ma mère à la maison. Aucun médecin ni guérisseur ne parvenait à atténuer la Douleur ; résiliente et narcissique, elle avait pris le contrôle de tout son être. J'ai éprouvé la même sensation oppressante qu'auprès de ma grand-mère : l'impression que des forces souterraines s'employaient à défigurer un paysage. Voilà qui évoquait le géologue James Hutton, au milieu du XVIII^e siècle, et ses considérations sur l'érosion, la sédimentation et les dépôts de matière à l'œuvre depuis des millénaires : selon lui, ils dépassaient l'entendement humain et s'étaient produits « sans le moindre vestige de leur commencement ni la moindre perspective de leur fin¹ ». Une pensée glaçante.

Une envie pressante de partir s'est emparée de moi, et ce n'était pas la première fois. Mais je savais que cela m'était impossible et, de toute façon, partir n'aurait pas suffi. Sous le soleil des antipodes, que ma mère fuyait, comme toujours, calfeutrée derrière des volets clos, cela m'a sauté aux yeux : à moins de comprendre pourquoi les deux femmes que j'avais aimées et qui avaient tant

1. James Hutton, *The Theory of the Earth*, The British Library, 1788.

de choses pour elles (dont des maris attentionnés) s'étaient mues en Furies au destin tragique, pourquoi nous étions les martyrs d'une cause inconnue, j'étais la prochaine sur la liste. Sous mes propres traits, le masque affleurerait.

Au moment des au revoir devant les portes d'embarquement à Auckland, mes parents sont postés là, toujours ensemble après cinquante ans de vie commune, ma mère, un spectre, recroquevillée sur la Douleur, mon père, robuste, qui la soutient, je les salue de la main et je souris. Ma mère a le visage effondré, mon père les yeux brillants de larmes, mais il sourit pour se mettre du baume au cœur : deux personnes qui représentent tant pour moi que les mots ne suffisent pas, car ce lien-là précède le langage. Bientôt, des océans nous sépareront. Saluer et sourire. C'est une fois les portes franchies, et pas avant, que les larmes viennent.

J'ai voyagé dans des pays lointains. Tenté de trouver la liberté. Et pourtant, c'est ici, au bord du lac, que je me retrouve, en quête de réponses.

PREMIÈRE PARTIE
PRINTEMPS

Ochrida s'accroche à flanc de colline et longe les rives d'un lac que la moitié de l'Europe visiterait en masse s'il n'était pas situé dans ce pays en détresse... un lac d'une beauté inégalable, dont la faune et la flore, sauvages, superbes, n'ont rien à envier à aucune autre. La splendeur pourpre et argent de ses montagnes coiffées de neige se fond dans une brume mauve par-delà l'éclat de ses eaux cristallines. Son atroce magnificence saisit l'imagination et, dans les moments d'égarement, suscite un frisson de compassion pour les hommes inconnus qui taillèrent à même les falaises cernant la ville de minuscules chapelles perchées, où ils vécurent et moururent seuls, au-dessus de ses eaux magiques. Certains jours, je n'aurais guère été surprise d'entendre s'élever des montagnes le cri strident de la vila blanche des ballades folkloriques.

Edith DURHAM, 1905

FILLE DE MACÉDOINE

Nous avons survolé les Alpes, survolé des îles adriatiques de toutes tailles et de toutes formes, et survolé les hauts plateaux d'Albanie qui surgissaient depuis les plaines alluviales du littoral, cime après cime, l'épiderme de la terre pareil à du velours élimé. Des cours d'eau enflaient puis s'amenuisaient pour s'immiscer dans des canyons, et les routes sinuaient tels des rubans entre les escarpements perdus entre neige et nuages. Le soleil se couchait sur les plis qui s'obscurcissaient, un paysage mythique. Et puis, soudain, la lumière bleue du lac.

Le lac d'Ohrid fait partie de ces endroits sur terre qui vous donnent l'impression d'avoir rendez-vous avec le destin. Comme si votre venue était écrite depuis toujours ; incroyable, d'ailleurs, songez-vous alors, qu'il ait fallu tout ce temps. Lorsque le lac est apparu en contrebas, tous les passagers se sont tus.

La saison touristique n'avait pas encore commencé, et à part la femme de l'ambassadeur britannique à Skopje et quelques visiteurs, la plupart des voyageurs étaient des expatriés macédoniens et albanais volubiles de retour au bercail. À l'époque, l'ex-république yougoslave de Macédoine était au bord de l'effondrement civil. Le Premier ministre tout juste élu et son cabinet s'étaient fait agresser par des émeutiers – membres du gouvernement sortant, pour certains – dans les locaux du Parlement. Deux ans que le pays se trouvait dans une impasse politique, et tout était à l'arrêt complet. Le pape « priait pour la Macédoine », et quand le pape se met à prier pour quelqu'un ou quelque chose, c'est que l'heure est grave.

Je détaillais les visages à bord de l'avion : le teint mat des femmes, les traits quelconques et rebondis des hommes. Est-ce ainsi que s'amorce l'effondrement civil ? Vous bavardez tranquillement tout en mangeant un morceau, et l'instant d'après, voilà que vous assaillez votre voisin avec un couteau en plastique. Mon voisin, un ingénieur hydraulique albanais, avait vécu vingt ans à Londres. Il voyageait en compagnie de ses parents âgés ; à Ohrid, ils prendraient un taxi pour la frontière, où les attendait leur voiture, puis ils continueraient jusqu'à Tirana. Lui aussi se faisait du souci. Pas à propos d'un éventuel conflit, mais de la corruption « sans fond » qui gangrenait la politique en

Albanie et en Macédoine, sabotant toute tentative de progrès.

« La politique est censée améliorer la vie des citoyens, a-t-il déclaré. Dans les Balkans, elle la rend encore pire. C'est une tradition. À part ça, on a plein de richesses. Regardez-moi donc cette eau ! »

Dans le petit aéroport, des types aux visages hâlés s'agglutinaient à la sortie, à l'affût de la moindre affaire. Pas une femme en vue. On se serait cru au Moyen-Orient. Je trempais dans une soupe au génotype : tous les hommes ressemblaient à mes cousins.

J'ai jeté mon dévolu sur un chauffeur au sourire charmant et nous avons quitté le terminal. Cet ancien aéroport militaire était baptisé d'après l'apôtre Paul, premier signe que nous venions d'atterrir sur la via Egnatia : Paul comptait parmi les pérégrins ayant arpenté cette voie antique. Et en empruntant la route criblée de nids-de-poule qui menait au centre-ville, suivant de près le tracé de la via Egnatia, nous avons dépassé l'église troglodyte Saint-Érasme : souvenir d'un autre voyageur venu du désert de Jordanie chargé d'un message.

Puis des kilomètres et des kilomètres de vergers sauvages, éclatants. Nous n'étions pourtant qu'en mai.

« *Bavchas* », a commenté le taxi. Les jardins. Oui, je me souvenais d'eux.

Les plaines bordant le lac aux abords d'Ohrid avaient la même allure que dans

les années 1980, à mes yeux, et que dans les années 1860, aux yeux d'un écrivain allemand : « un jardin géant à l'abandon ».

Nous sommes entrés dans la ville nouvelle, au pied de la colline – même s'il n'y avait rien de « nouveau » ici. La première chose qui a retenu mon attention a été le svelte minaret blanc d'une petite mosquée de quartier datant du Moyen Âge. Il y avait une odeur de feu de bois. L'appel à la prière vespérale a commencé : « *Allahu akbaaar* », une incantation orientale surannée, nasale, à la mélancolie perçante. Une demi-heure plus tard, le tintement mélodique de cloches d'église a dévalé depuis les hauteurs de la ville fortifiée. C'était une tradition locale, m'a expliqué le chauffeur. À Ohrid, la mosquée et l'église se relayaient, jamais elles ne s'affrontaient.

« Parce que nous vivons en paix. Si seulement les hommes politiques arrêtaient de nous persécuter. »

Nous avons gravi la route en lacet menant à la Porte haute de la vieille ville, surplombée par la forteresse reconstruite du tsar Samuel, également connue sous le nom de *kalé*, qui signifie « fort » en turc. Des siècles durant, après la fin tragique de Samuel au début du XI^e siècle, des dirigeants parlant tout un tas de langues et arborant tout un panel de couvre-chefs différents y avaient établi leurs quartiers.

Nous avons pénétré dans la partie intra-muros de la ville parcourue de venelles pavées escarpées difficiles d'accès aux voitures. Mi-levantine avec ses panoramas sur le bleu du lac et ses volets clos, mi-balkanique avec ses étages bardés de bois en saillie et ses jardins luxuriants, la ville fortifiée avait conservé son authenticité. Son esprit empreint de stoïcisme et d'un amour-propre opiniâtre. La ville intra-muros était connue sous le nom de *varosh*, par opposition à la ville extra-muros, *mesokastro*. Le *varosh* avait toujours regardé de haut le *mesokastro*, et c'était encore le cas.

Pendant un temps, le grec fut la langue officielle ici, car de 1767 jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, l'Église grecque-orthodoxe avait dominé la Macédoine ottomane, après avoir supplanté l'archevêché d'Ohrid. Cependant, l'influence slave millénaire ne cessa de s'affirmer jusqu'à reprendre le dessus, au terme d'une guerre culturelle qui dura dix siècles. Ce qui prête à confusion, c'est que *mesokastro* ne signifie pas à l'extérieur, mais bien à l'intérieur. On peut donc en déduire que celui qui lui a donné son nom était soit dyslexique, soit un piètre helléniste. Cela dit, l'intra-muros des uns est l'extra-muros des autres...

Un battant de style médiéval était toujours accroché à la Porte haute, que le taxi a franchie ; un pan de bois massif encadré de fer forgé, clouté de maillons rappelant ceux

d'une cotte de mailles. Jadis, la Porte haute n'était ouverte que le lundi, jour de marché. Quand la peste faisait rage, elle demeurait strictement close. Les familles musulmanes les plus prospères logeant dans la ville basse faisaient leurs valises et tous les membres du foyer fuyaient la peste en se barricadant à l'intérieur des remparts, chez des amis chrétiens.

Pendant ce temps-là, à la Porte basse près du lac, voyageurs et Ohridiens de retour de longs périples étaient arrêtés et mis en quarantaine dans deux petites églises reliées entre elles, Sainte-Marie-Bolnichka et Saint-Nicolas-Bolnichki, converties en centres médicaux, d'où leurs noms : Sainte-Marie et Saint-Nicolas-de-l'Hôpital. Lorsque, bien plus tard, j'ai contemplé les visages médiévaux sur les fresques ornant les tombeaux, ils m'ont rendu mon regard avec une palette d'expressions incontestablement capables de guérir. Des dizaines d'églises émaillaient les ruelles de la vieille ville, chacune renfermant un secret, nichées au fond de jardins, camouflées en petites maisons. Notre-Dame-Peribleptos (la Plus Glorieuse), avec sa vue imprenable sur le lac, est la seule église du diocèse d'Ohrid à être restée en activité depuis un millénaire sans interruption. Autrefois, elle comportait des quartiers réservés aux fidèles atteints de « mélancolie ».

La peste fut anthropomorphisée et féminisée sous les traits de la Panukla (terme

grec désignant la « peste »), qui frappait aux portes d'une main funeste. La Panukla est entrée chez un tel ou un tel, s'affolait-on en frissonnant. Quand la situation devenait vraiment critique et que la Panukla refusait de partir, les habitants de la vieille ville descendaient en procession jusqu'au lac.

« Saint Clément, toi qui es d'or, délivre-nous de la Panukla ! » Telle était leur supplique.

Les prêtres transportaient de grandes icônes à long manche représentant Clément, Naum (prononcer Nah-om) et la Vierge Marie, à double face comme de coutume, car un saint doit toujours regarder la peste en face. La plus ancienne icône processionnelle conservée à ce jour se trouve dans la galerie de Notre-Dame-Peribleptos et date de 1045. D'un côté, on y voit un Basile le Magnifique de Cappadoce aux yeux bridés, et de l'autre, saint Nicolas, protecteur des pêcheurs, figure tutélaire pour les gens du lac. Au fil des siècles, les musulmans se sont joints à ces processions, eux aussi, car les moines médiévaux Clément et Naum étaient moins versés dans le monothéisme que dans la protection d'ordre talismanique.

L'alternance entre souffrance et guérison était, sans l'ombre d'un doute, un élément récurrent du lac.

Les propriétaires de la villa Ohrid, où j'avais réservé un appartement en rez-de-jardin, me

disaient quelque chose... Il faut dire que tout le monde ici me rappelait quelqu'un. Après un bref échange avec mes hôtes, je me suis rendu compte que nous étions de la même famille. Ainsi en allait-il dans cette ville.

Dans le jardin en contrebas, un homme élaguait à la hache un prunier avec une rage vindicative assez déplacée en cette paisible soirée. Il a continué de s'acharner jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le tronc. L'arbre, m'a-t-il appris, faisait de l'ombre.

Il faisait de l'ombre...

La fille de mes hôtes travaillait à Dubaï, a soupiré la mère. « Parce que les jeunes partent là où les visas le leur permettent. Et nous autres restons sur place et louons nos maisons à des visiteurs. » Le tourisme était devenu la principale source de revenus.

Jadis, les abords d'Ohrid vibraient au rythme trépidant de certains des plus grands groupes industriels yougoslaves – dont l'emblématique Zastava Automobiles. Toutes enseignes confondues, les usines y employaient des dizaines de milliers de travailleurs. Elles s'étaient effondrées dans les années 1990 avec l'avènement de l'ère des privatisations douteuses et de la pègre, à quoi s'étaient ajoutés les profiteurs de guerre et les embargos, avec, en toile de fond, une Yougoslavie en pleine combustion. La fuite des cerveaux amorcée dans les années 1980 s'intensifia au tournant du siècle, alors que le conflit au Kosovo se propageait aux

Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford, 1997.

Yordan Velchev, Балканският човек, том 1 (*Homo balcanicus*, vol.1), Plovdiv, 2014 (version originale bulgare).

Miranda Vickers, *The Albanians: A Modern History*, Londres, New York, 1995.

Ed Vulliamy et Helena Smith, « Athens 1944: Britain's Dirty Secret », *The Observer*, 30 novembre 2014.

Rebecca West, *Black Lamb and Grey Falcon*, Penguin, 1994 ; première parution 1941 (version originale anglaise).

Rebecca West, *Agneau noir et faucon gris : un voyage à travers la Yougoslavie*, trad. Gérard Joullié, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000.

Blagoj et Vlado Zhura, *Жура за Жура (Zhura sur Zhura)*, Ohrid, 1995 (version originale macédonienne).

Gotse Angelicin Zhura, *Les Églises troglodytes de la région d'Ohrid-Prespa*, Strouga, 2004 (en macédonien, en anglais et en français).

Gotse Angelicin Zhura, *Патописците пишуваат за Охрид (Les Écrivains voyageurs parlent d'Ohrid)*, Ohrid, 2016 (version originale macédonienne).



13985

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 3 décembre 2023.*

Dépôt légal décembre 2023
EAN 9782290375631
OTP L21EPLN003308-441249

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion